Bulletin météorologique.

Washington, 12 janvier—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. —Beau temps; plus froid; vent du nord-ouest.

La dernière grande catastrophe.

L'accident qui vient d'arriver sur la ligne Paris-Lyon-Méditerranée, ne manque pas de provoquer contre les administrations de chemins de fer, les critiques amères de ces gens qui, n'ayant jamais rien eu à diriger, n'ont pas été exposés à voir une fatalité imprévue déjouer toutes leurs prévisions. Les prescriptions réglementaires ont été observées, mais le mécanicien n'a pas entendu le bruit un peu enfantin des pétards dont l'explosion devait lui révéler le péril latent. Le fracas d'un train lancé à grande vitesse, rend parfaitement compréhensible cette défaillance. D'autre part, si les pétards étaient plus fort, ils pourraient causer des accidents d'un autre ordre et rejeter la machine hors de la voie. La compagnie P.-L.-M., est de celle où les précautions les plus minutieuses sont prises et ses règlements ne laissent rien à désirer. On ne peut prévenir les collisions de cette nature que par le système du «bloc», religieusement observé, à la condition que les signaux soient toujours vus et ne se détraquent jamais. Mais, en ce cas, il faut s'attendre à de fréquents retards. On ne peut pas tout avoir. En 1895, on a compté sur les chemins de fer français 23 tués et 293 blessés par fait de l'exploitation, avec 493 tués et 746 blessés par imprudence. Les voyageurs ne figurent sur cet état funèbre que pour 10 morts et 180 blessés.

Une exposition à Vincennes.

Le conseil municipal de Paris, considérant que les populations de l'est de Paris, dont les intérêts matériels ont toujours été délaissés et sacrifiés, ont besoin, pour le commerce de leur région, de l'activité qu'apportent toujours les Expositions universelles», a adopté dans une de ses dernières séances, une résolution unilatérale tendant à ce que l'exposition coloniale ait lieu à Vincennes. Outre qu'il faudrait pour cela priver la garnison d'un champ de manœuvres pendant trois ans, ce serait condamner cette exhibition à l'insuccès, en raison du caractère anti-esthétique, inhospitalier et criard des quartiers qu'il faudrait traverser pour s'y rendre. Mais quand bien même on trouverait un emplacement convenable pour la partie coloniale de l'Exposition de 1900, il reste à savoir si l'Etat, à moins de créer des contre-marques, a le droit de séparer les expositions, car ce serait évidemment diminuer la valeur des billets puisqu'un seul ne donnerait pas entrée partout, et que par conséquent les porteurs de titres pourraient en réclamer le remboursement. Il est à regretter que l'on ait fait choix d'un local restreint et insuffisant et c'est pour cela que l'on avait demandé que l'on se décidât pour le plateau de Courbevoie, mais aujourd'hui le mal est irrémédiable: il faut se contenter du lit de Procuste.

Un arbre de Noel peu ordinaire.

Un Américain retour des placers aurifères de Klondyke (au Canada) et qui, plus heureux que beaucoup d'autres, y a trouvé la fortune, M. James Clements, a planté, à l'occasion du Christmas, dans son appartement de New-York, un arbre de Noël qui n'était pas ordinaire. Le tronc de l'arbre s'entonçait dans une grosse pile de pièces de vingt dollars et les branches étaient chargées de pépites d'or, le tout représentant une valeur totale de 350,000 francs.

Il n'y a guère qu'un an, M. Clements était encore un pauvre garde-frein du chemin de fer Sud-Pacifique.

Dreyfus à l'île du Diable.

Nous lisons dans le «Moniteur universel»:

Un de nos amis nous communique cet extrait d'une lettre qu'il vient de recevoir de Cayenne d'un personnage bien placé pour être fort exactement renseigné:

«Des rumeurs persistantes relatives au retour en France du capitaine Dreyfus pour la revision de son procès ont circulé à Cayenne

«Un voilier aux allures suspectes a croisé pendant une journée devant les iles du Salut. Le commandant du pénitencier, inquiet et craignant une surprise ayant pour but l'enlèvement de son prisonnier, a demandé par télégraphe l'envoi d'un bateau à vapeur. Dès l'arrivée du stationnaire, le voilier a disparu à l'horizon.»

La "mort-aux-serpents".

«Salimâo», tel est le nom que donnent les habitants du Parana à un produit chimique qui est, disent-ils, pour les serpents de toute espèce ce que la mort-aux-rats est aux rongeurs. Avec une amulette remplie de cette substance, ils partent pour, a chasse sans crainte des reptiles: s'ils sont mordus, la morsure est sans conséquence, est la seule application de l'amulete sur une personne mordue neutralise aussitôt les effets du venin.

Or, ce remède souverain n'est autre, paraît-il, que du sublimé corrosif.

Un pharmacien fort connu de Rio-de-Janeiro, M. Fernando de Simas, établi en 1871, au Parana, avait été fort intrigué de voir les indigènes lui demander sans cesse du sublimé corrosif, qu'il ne leur vendait naturellement pas. Un jour qu'un serpent s'était approché de sa pharmacie, il voulut, raconte-t-il, se rendre compte des vertus du remède: ayant pris du sublimé, il l'enferma dans du papier et, après avoir pendu le paquet au bout d'une baguette, il l'approcha peu à peu du reptile. Celui-ci, au lieu de le mordre, commença par tourner la tête de côté et d'autre, et bientôt fut pris de contractions convulsives qui amenèrent sa mort.

Le fait méritait d'être signalé.

STATUE DE TUBALCAÏN.

On se propose d'élever aux environs de Pittsburg, le grand centre métallurgique de Pennsylvanie, une statue colossale de Tubalcaïn, le fils de Lameth et de Zilla, et petit-fils de Caïn, qui, d'après la Genèse, inventa l'art de forger les métaux.

Sur un piédestal de soixante pieds de haut, modelé sur celui de la Liberté du port de New-York, s'élèvera la statue de fer et d'acier de Tubalcaïn qui aura quarante pieds de hauteur. Nu, sauf un tablier descendant de la ceinture aux genoux, le premier forgeron sera représenté brandissant de la main droite un énorme marteau prêt à retomber sur l'enclume placé devant lui. De la main gauche, il tiendra avec des tenailles une pièce de fer à laquelle aboutira un courant électrique qui la rendra lumineuse pendant la nuit.

Ce monument dont les métallurgistes de Pennsylvanie feront les frais, coûtera un million de francs.

Il sera érigé exactement au confluent des rivières Alleghany et Monongahela.

Ce projet a été adopté par la Société des ingénieurs et l'Association des fondeurs de Pennsylvanie, et bientôt les voyageurs arrivant à Pittsburg verront se dresser de loin la silhouette gigantesque de l'ancêtre des «rois du fer».

Fantaisie sur Noël.

La scène est au ciel, le soir de la Nativité.

Le petit Jésus dit, avec un soupir d'ennui, à Dieu le Père: «Allons, il me faut descendre sur terre, porteur de joujoux pour les enfants qui attendent ma venue annuelle. C'est ma nuit de corvée; si je pouvais m'y soustraire! mais les matérialistes l'auraient trop belle à nier mon existence. Le devoir professionnel avant tout.» Et il quitta son joli pays de Paradis (pour les descriptions, consulter Milton et Dante, «passim), après avoir eu soin de décommander la maîtrise des anges de chœur.

Il s'acheminait vers Paris, selon sa coutume, suivi des chérubins porte faix qui équilibraient sur leurs dos ailés des piles de paquets très hautes. Vous connaissez la route, on prend par la Voie lactée, la Grande-Ourse, on descend par l'est de Paris et on traverse la ville.

Dès qu'il entra dans la zone d'hiver, l'Enfant-Dieu grelotta:

«Brouou! quel froid sec et pinçant! J'ai hâte d'avoir fini; coupons par le plus court.» Donc, au lieu de piquer tout droit sur le quartier du Parc-Monceau, cage d'enfants riches, il s'arrêta d'abord sur Belleville, Ménilmontant, La Villette. «Attention! ordonna-t-il à la première escouade de ses chérubins; apprêtez-vous à précipiter votre charge dans les cheminées des maisons que j'entrevois là-bas; et dépêchez-vous: la gelée me brûle les doigts.»

Les chérubins stoppèrent, interdits. Ils s'entre-regardaient sans discuter l'ordre, mais sans l'exécuter.

—Eh bien? qu'est-ce que vous attendez?

—Seigneur, répondit le moins timide. Votre Divinité ne se rend peut-être pas compte de notre embarras. Qu'Elle daigne regarder....

—Quoi?

—....Mais ces maisons où nous devons jeter les paquets. Comment les jouets pénétreraient-ils à l'intérieur? Il n'y a pas de cheminées.

—C'est ma foi vrai, fit Jésus, surpris.

Il regarda mieux; il avait oublié le froid et l'onglée. Il s'approcha; les maisons étaient si pauvres, si misérables, que les locataires avaient supprimé les cheminées pour en interdire l'accès au gel et à la neige. Puis, à quoi bon des cheminées en ce temps où le charbon coûte trop cher, plus cher que le pain?

«Oh! oh! pensa Jésus, comment ne suis-je jamais venu par ici? Les mœurs de ces pauvres gens sont singulières....»

Avisant enfin une maison dotée d'un tuyau de tôle, il s'y glissa. Le céleste ramoneur dégringola dans une chambre où nul meuble n'offusquait la liberté des murs. Sur un lit de sangles un couple de misérables; cinq petits enfants blottis dans un coin du galetas dormaient tout habillés afin d'avoir moins froid, serrés les uns contre les autres, et rêvaient d'un pays inconnu rempli de Bureaux de bienfaisance et de Fourneaux de charité.

Jésus s'aperçut que les petiots avaient les pieds nus; il chercha vainement leurs souliers pour les remplir de poupées consolatrices; les pauvres petits n'avaient jamais eu de souliers.

Il remonta un peu triste par la cheminée, descendit dans une autre maison, dans une troisième, dans une autre encore, sans voir jamais de feu, de meubles, de souliers. Et plus il visitait de chambres nues, plus grandissait sa colère, et les chérubins-portefaix qui voletaient à quinze pas derrière lui se chuchotaient:

«Sûr que Notre-Seigneur va se fâcher à fond et tout casser.»

A la dixième maison, Jésus n'y tint plus: «Ainsi, voilà ce que j'apprends! Tandis que je comble de biens des familles qui n'ont rien fait pour ça, d'autres végètent au point de n'avoir pas même de souliers pour les enfants qui trottinent pieds nus dans la neige! et les heureux endormis dans leur béatitude de propritaire ne songent pas à secourir les déshérités! Je le sais bien qu'il y aura toujours des pauvres parmi les hommes, mais je croyais que les riches auraient eu à cœur de me représenter sur la terre; intendants infidèles, ils ont mal versé dans l'administration de mes biens et se sont appropriés mes dépôts. C'est de la sorte qu'ils m'acquièrent une réputation de Dieu partial, injuste, protégeant la minorité des satisfaits. Tant pis pour eux, mais je vais faire un exemple dont on se souviendra.»

Il courut vers les quartiers riches où les maisons abondent en cheminées. Là, il trouva des bataillons de souliers campés au seuil des âtres. Il y en avait même trop car, pour tromper Celui qui sait tout et récolter plus de polichinelles que leur dû, les petits enfants des banquiers avaient aligné d'interminables paires de chaussures, pantoufles, bottes, brodequins, jusqu'à des snow-boots.

«Si jeunes, et déjà filous! pensa Jésus. Mes chéris, vous serez punis par où vous avez péché.»

Méthodiquement, minutieusement, ainsi qu'au matin un garçon d'hôte dans les couloirs endormis, le petit Jésus ramassa les paires de chaussures, grandes et petites, sans en oublier une. Il razzia le quartier Montceau, le quartier des Champs-Elysées, le quartier Malherbes, le quartier du Bois de Boulogne. Puis il revint, d'un vol alourdi, aux quartiers pauvres, et dissémina son butin dans les maisons tristes, qu'il avait une première fois visitées, où l'onglée mordait tant de petits pieds nus.

Et il remonta au Ciel, vers l'infinie Béatitude, avec la consience du devoir accompli.

.....

Jamais la Préfecture de police ne put expliquer d'une manière plausible le rapt de tant de souliers.

M. Goron déclara aux interviewers que de pareilles anomalies ne se produisaient pas de son temps. Quant à M. Blanc, le nouveau préfet de police, il faillit en devenir occultiste.

P.-S.—Et les polichinelles?—m'ont demandé mes nièces,—Qu'est-ce qu'il en a fait, le petit Jésus?

J'ai répondu que je ne le savais pas; mais, pour mes lecteurs, je n'ai rien de caché; les polichinelles? l'Enfant Dieu les a déposés chez M. Becque. On entendra souvent parler d'eux, mais on ne les verra jamais.

Petites émigrées.

Le bureau d'immigration de New-York a reçu, il y a quelques jours, une véritable cargaison de mioches du sexe féminin venant de diverses parties du vieux monde et portant, simplement épinglée à leurs habits, l'adresse du «destinataire».

Iska Sabel, âgée de cinq ans, était venue de Brême par la «Sprée». Sa tête était entourée d'un châle et elle portait un gros sac de jouets. Elle devait se rendre chez son père, Delancey street, à New-York, sa mère étant morte en Russie.

Horace Zvofesak, âgée de neuf ans, et sa sœur Julia, qui en compte sept, étaient adressées à des parents à Spuyten-Dugoil (Etat de New-York); elles venaient de la Pologne russe. Très intelligente, l'aînée protégeait ostensiblement sa sœur cadette.

Enfin, le steamer «Karlsruhe» a débarqué Frieda Galwa, âgée de dix ans, et sa sœur Hanna, âgée de sept ans. Leur père, autrichien émigré, habite Hudson street, à New-York.

La Salsepareille d'Ayer employée régulièrement extirpe toute infection scrofuleuse, sous quelque forme qu'elle existe.

En Extreme-Orient.

On mande de Berlin:

Après la presse officieuse de Berlin, qui a publié de nombreux articles inspirés sur les affaires de Chine, plusieurs journaux de province consacrent, à leur tour, de longs articles au récit des négociations depuis longtemps entamées entre l'Allemagne et la Chine, en vue de la création d'un dépôt de charbon pour la marine impériale allemande sur un point de la côte chinoise.

Le «Hambourgisch Correspondant», notamment, publie sur cette question la note suivante:

«A la suite de l'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne au sujet de la péninsule de Leao-Tong, des négociations avaient été officieusement poursuivies entre les gouvernements allemand et chinois, en vue de l'acquisition, par l'Allemagne, d'un dépôt de charbon.

«Malgré le secret observé de part et d'autre, le bruit de ces pourparlers avait cependant transpiré, et des informations, de source anglaise, ont été mises en circulation pour annoncer l'indication prochaine du nom du point de la côte chinoise choisi par les deux gouvernements.

«L'occupation de Kiao-Tchéou a naturellement coupé court à ces bruits et, en raison des négociations précitées, le gouvernement chinois a assisté, sans s'en émouvoir, à l'action de nos navires de guerre et au débarquement des navires allemands.

«Il est aujourd'hui certain que la création d'un dépôt de charbon était depuis longtemps convenue en principe, ce qui explique les paroles de M. de Bulow, ministre des affaires étrangères, à la Diete impériale, le 6 décembre dernier, disant que les relations de l'Allemagne et de la Chine étaient établies sur le pied des relations les plus amicales.»

En terminant, le «Hamburgisch Correspondant» ajoute: «L'entente avec la Chine est dès maintenant complète, bien que les négociations ne soient pas terminées sur tous les points.»

De son côté, la «Gazette de l'Allemagne du Nord» publie une note dans laquelle il est dit que non seulement le gouvernement chinois a engagé des instructeurs allemands depuis l'occupation de Kiao-Tchéou, mais encore que des préparatifs sont faits en vue de la réception du prince Henri dans tous les ports où son escadre touchera.

Les «Nueste Nachrichten» de Munich racontent aussi que l'empereur Guillaume a envoyé son portrait à l'évêque d'Anzer, chef de la mission catholique allemande en Chine, et que le souverain a écrit au-dessous de sa signature le mot latin «tamen», ce qui voudrait dire, selon le journal de Munich: Bien que le centre m'ait refusé mes croiseurs, cependant «tamen» j'envoie ma flotte en Chine pour protéger nos missionnaires.»

La Vigueur des Cheveux d'Ayer est un article indispensable de toilette pour la chevelure, elle en active la croissance.

Les doyens du Palais-Bourbon.

Quels sont, parmi les députés, ceux que l'année nouvelle a vus comme doyens, et qui seront appelés à présider la session en 1898, en raison de leur âge?

La mort récente du comte Lemercier,—que l'on a nommé à tort le doyen de la Chambre,—ajoute quelque actualité à cette question.

Le comte Lemercier n'était pas le plus âgé au Palais-Bourbon. Le record de la vieillesse est détenu par M. de Lacretelle, né en 1815.

Viennent ensuite MM. Boysset, né en 1817; le baron Gérard, né en 1818; le comte de Jouffroy d'Abbans, en 1820, le 8 avril; puis M. Gusman Serph, né le 20 mai de la même année 1820. Le comte Lemercier n'était ne que le 25 juin de cette dite année.

Après Shakespeare, Homère!

Décidément, on a du mal en ce moment à laisser dormir tranquillement les grands hommes dans leurs tombes.

A peine l'émotion produite dans le monde des érudits par l'affaire Shakespeare-Bacon calmée, voilà qu'on annonce maintenant qu'un savant anglais du nom de Samuel Butler refuse de reconnaître Homère comme l'auteur des deux épopées immortelles.

—Pour l'«Iliade», affirme l'Anglais avec gravité, elle est bien l'œuvre d'Homère, mais l'«Odyssée».... a été écrite par une femme! Tout dans l'«Odyssée» trahit un poète du sexe féminin.

M. Buttler prétend même que cette poétesse devait être jeune alors et non mariée et d'un caractère quelque peu opiniâtre. Elle devait être originaire de Drepano, en Sicile. Dans les vers de l'«Odyssée» se découvre indubitablement «un parfum féminin», et il n'est pas possible d'admettre qu'ils aient été composés par un poète du sexe laid. Il y encore mille et un petits détails qui prouvent que c'est bien une femme qui composa l'«Odysse»

Encore une femme voilée alors?

UNE CHIENNE UNIQUE.

Une chienne qui se fait chef d'une bande de loups et qui met à leur service sa connaissance des hommes, le fait semble incroyable, mais il est pourtant réel.

Un M. Walsh, grand distillateur américain de Lawrancebury (Indiana) avait acheté pour trente dollars la chienne d'un de ses amis, le capitaine Junker. Quelques semaines après avoir fait cet achat, M. Walsh et quelques autres chasseurs partirent pour une chasse éloignée dans le Nebraska.

Pendant une longue poursuite du gibier, qui l'avait conduite à cinq milles de toute habitation, la chienne fut surprise par la nuit et resta séparée de son maître. M. Walsh chercha sa bête pendant plusieurs jours, mais, malgré toutes ses recherches, il ne la retrouva point et n'en entendit plus jamais parler.

Plusieurs années après, les résidents et les voyageurs sur ce territoire rapportèrent que des déprédations continuelles étaient commises dans la contrée par une bande de loups, conduits par un animal haut sur pattes, capable de distancer le cheval le plus rapide, doué d'une admirable sagacité, mais ne ressemblant nullement à un loup.

Un jour, des fermiers se trouvèrent en présence de cet étrange conducteur de loups. L'animal nourrissait à ce moment une portée de jeunes. Au lieu de s'enfuir, à son habitude, il fit face à ses agresseurs et fut tué d'un coup de fusil.

L'examen de son cadavre fit découvrir que la bête était une espèce de lévrier. Elle portait au cou un élégant collier d'argent, sur lequel étaient gravés le nom de «Lucy» et les lettres «D. W.», c'est-à-dire les initiales de M. Walsh.

UNE BELLE CUISINE.

Dans le nouvel hôtel monstre qu'on vient de construire à New-York, il y a une cuisine qui a une étendue de 50,000 pieds carrés. Il y a là dix-huit fourneaux, six grilles énormes, trois fours immenses, six chaudrons monstres pour les légumes.

Le chef est installé sur une passerelle très élevée d'où il peut surveiller tout son personnel, soit 181 individus.

Pour un repas on peut préparer à la fois 5,000 portions de potage, 6,000 tasses de café, 3,000 livres de beefsteaks, 1,206 côtelettes de mouton, 475 canards rôtis, 650 portions de rôti d'agneau.

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

Nous avons, dès le premier jour, sans hésitation et avec un empressement sincère, fait l'éloge des gentils artistes lilliputiens qui donnent tant d'attrait à la pièce intitulée "Fair in Midgettown."

Nous aimons ici les ballets, surtout quand ils sont bien composés et exécutés par des danseurs et des danseuses de talent. Allons donc assister aux dernières représentations de Midgettown; nous ne nous repentirons pas.

Académie de Musique.

"L'Homme aux Idées", — A man of ideas — fait toujours de belles salles à l'Académie de Musique. M. Roland Reed a du talent, cela ne fait pas question. Il en donne, tous les soirs, la preuve. Il est du reste, entouré par une troupe de valeur qui ne contribue pas peu au succès de la pièce et à celui de son premier interprète.

Grand Opera House.

La semaine de l'œuvre de Mark Twain (Pudd'nhead) est une des plus heureuses de la saison, sinon la plus heureuse de toutes. La pièce donne à un acteur de véritable valeur, Théo. Hamilton, l'occasion de faire valoir ses talents. Il en a profité, et l'on peut affirmer que cette œuvre de Mark Twain, arrangée fort habilement par nous ne savons plus quel écrivain, a contribué puissamment à doubler la réputation de Théo. Hamilton.

MOTS DE LA FIN.

Bohèmes.

X.... est définitivement brouillé avec son ami Z...., lequel venait sans façon et plus souvent qu'à son tour, partager sa charcuterie et son fromage, que l'on mangeait, faute de vaisselle, sur un morceau de papier.

—Je ne suis pas fâché, a dit X...., d'être débarrassé de ce pique-papier!

Des cambrioleurs se sont introduits chez le petit Gaëtan de Castelpanné, qui a pour principe de ne pas payer ses vieilles dettes et de laisser vieillir les nouvelles. A défaut de mieux, ils ont fait main basse sur la garde-robe et ont tout emporté.

—Qu'est-ce que tu dis de l'aventure? a demandé Gaëtan à son ami Hector.

—Je dis que c'est un sale coup pour ton tailleur!

En réveillonnant, à la brasserie:

—Moi, dit un ancien bohème, j'ai eu l'enfantillage, un soir de Noël, de mettre mes bottines dans la cheminée.... Vous ne devineriez jamais ce que j'ai trouvé dedans le lendemain matin....

—Non....

—Les pieds d'un camarade qui venait sans façon me les emprunter!

Quartier du Sentier, entre commerçants:

—Conçoit-on cela: mon caissier qui s'avise de devenir amoureux de ma fille!

—Qu'allez-vous faire?

—Lui accorder sa main.... C'est encore le moyen le plus sûr de l'empêcher de lever le pied!

Fragment de conversation.

Quelques dames cassent du sucre sur le dos d'une amie absente....

—Elle a reçu une excellente éducation, mais elle ne sait pas s'en servir... dit l'une d'elles un peu grincheuse.

—Que voulez-vous, réplique une autre plus indulgente, ça fait compensation avec celles qui n'ont reçu qu'une éducation exécrable, et qui s'en servent trop.

---

dent dans les riches vallées normandes et dans le Cotentin qui, dit-on, est unique au monde, et vous serez convaincu.

Le baron Paynel tenait de ses ancêtres.

Il avait été à la fois son architecte et presque son propre maçon.

Il mettait la main à l'œuvre et opérait lui-même.

Le résultat était une bâtisse trapue et solide dans laquelle on aurait pu soutenir un siège.

On avait déjeuné de bonne heure, à cause d'une excursion que les associés se proposaient de faire dans la journée en compagnie de quelques cow-boys.

Quand on est à la tête de pâturages d'une longueur de trente à quarante kilomètres sur une largeur à peu près égale, la visite peut être longue, et il est à propos de la commencer de bon matin.

Les maîtres de Paynel-ranch à titres différents venaient de se lever de table.

Frémont, l'ancien fermier du baron, l'infatigable surveillant, solide gaillard de quarante-cinq ans, aux larges épaules, au cou musculeux, au torse d'Hercule, absorbait un dernier verre de whisky, lorsque le baron demanda:

—Eh bien, qu'est-ce que nous faisons?

Frémont dit:

—Ce qui est convenu, le tour du ranch! Venez-vous, Redon?

—Moi, déclara le Nivernais, j'ai à travailler; je reste.

—Et vous, Jeanne? demanda le baron.

La jeune fille le regarda en souriant:

—Ce que vous voudrez, dit-elle. Si vous partez, partons; si vous restez, je reste.

En disant à sa mère qu'elle lui ressemblait, Jean Redon n'avait rien exagéré.

La fille aînée de Thérèse avait ses traits, rendus peut-être plus accentués par la vie qu'elle menait, mais reconnaisables.

Il eût été impossible pour un voisin de la comtesse de Bussey ou pour un de ses familiers de n'être pas frappé de cette ressemblance.

C'étaient les mêmes cheveux bouclés, les mêmes yeux d'un noir bleu, les mêmes lèvres rouges, le même teintmât.

Et aussi la même taille svelte, les mêmes formes, et presque la même démarche avec un caractère plus viril et plus décidé.

Aux environs de New-city, la beauté de celle qu'on n'appelait que la Française était presque célèbre de même que Paynel-ranch était cité comme un lieu de délices en comparaison des baraques des colonels les mieux côtées à trente lieues à la ronde.

La maison surtout était un objet d'admiration et presque d'étonnement pour les voisins du baron.

Le parc dont elle était entourée n'avait pas de rivaux.

Il n'avait coûté du reste que la peine de le tailler en pleine forêt.

Qu'on n'imagine pas cependant que cette résidence eût rien de commun avec les hôtels des millionnaires de la vieille Europe.

Le logis de Paynel-ranch ne contenait seulement qu'une seule chambre un peu luxueuse.

Les autres étaient meublées avec la rusticité des temps antiques.

Tout y était en bois.

Le luxe était réservé pour celle qui était la joie et l'éclat du logis.

On traitait Jeanne, à Paynel-ranch, comme une petite reine.

Le baron avait pour elle les intentions les plus délicates et en même temps les plus paternelles.

Certainement cette chambre même était des plus simples.

Mais une boiserie de sapin recouvrait la nudité des murailles; la parquet était du même bois, le plafond aussi.

Les meubles avaient été pris dans les futaies du parc, c'est-à-dire de la forêt.

Chaises, lit, toilette, tout en provenait.

Mais des rideaux de soie rouge fermaient les fenêtres; le linge à l'usage de la jeune fille était d'une finesse extrême; de grands vases de Chine pouvaient au besoin contenir des fleurs que le baron jardinier à ses heuses, prenait plaisir à cultiver et dont toujours à point, quelque spécimen se trouvait sur la cheminée chauffée l'hiver avec de véritables troncs d'arbres qui ne coûtaient que la peine de les prendre.

Il n'y avait pas jusqu'aux cowboys les plus farouches et les plus intraitables qui ne fussent aux petits soins pour cette fille isolée dans ce bataillon d'hommes si difficiles à conduire et incapables en général de s'abaisser à rendre à leur ranchmen le plus petit service, en dehors des fonctions pour lesquels ils sont engagés.

Grâce à eux, grâce surtout aux leçons du baron Peynel, Jeanne était devenue aussi hardie que les plus aventureux, cavalière accomplie, lançant au besoin le lasso comme un brave gaucho et sachant faire parler la poudre et se servir du revolver comme tout bon citoyen du Far-West qui ne veut pas qu'on lui manque de respect.

C'était en réalité le baron qui avait été en toutes choses son véritable professeur.

Dans les longues journées d'hiver, le maître et l'élève travaillaient tous deux comme dans un lycée.

Pendant les belles journées de printemps et d'été, ils trottaient côte à côte à travers la plaine.

Le baron, qui touchait à la cinquantaine, grand, fort, les cheveux gris mais épais, la moustache longue, le teint coloré, les traits distingués et fiers, avait pour son élève un véritable culte.

Il se montrait pour elle aussi respectueux que tendre!

Elle lui rappelait la France, la patrie incarnée dans cette fille élégante, gracieuse, vive et spirituelle, que le hasard lui avait donnée pour compagne dans ces tristes et vastes solitudes.

Jeanne de son côté gardait, à l'endroit de son maître si discret, si attentif, une soumission d'enfant, une gratitude de tant de bonté, mêlée d'estime et d'admiration pour cet esprit éclairé, cultivé, qui connaissait tout, littérature, sciences, métiers, jusqu'au monde où il avait passé sa jeunesse, et qui se pliait aux dures épreuves de la vie qu'il avait embrassée sans rien perdre de sa dignité, de sa distinction naturelle et de sa belle humeur.

Aux paroles de son père disant qu'il restait, elle s'approcha de lui et d'un ton de reproche:

—Alors tu nous laisses partir seuls?

—Oui.

—Que vas-tu faire?

—Des comptes.

—C'est bien décidé.

—Oui.

—Bonjour donc.

Elle se tourna vers le baron et d'un petit ton très résolu:

—Alors, en route, my dear.

Le Normand aux larges épaules, son verre de whisky absorbé, était sorti.

Bientôt un bruit de chevaux se fit entendre sous les fenêtres.

—Nous y sommes? demanda Jeanne.

—Oui.

Quelques minutes après une petite troupe composée du baron Paynel, de son ancien fermier, de Jeanne et de trois ou quatre cowboys trottait au bord d'un ruisseau qui entretien à cet endroit une fraîcheur de prairie normande.

Le baron et la jeune fille se tenaient auprès l'un de l'autre.

—Qu'a donc votre père? demanda le baron. C'est à peine si en peut le reconnaître. Il devrait être satisfait... Tout lui réussit. Le voilà propriétaire dans son pays d'une terre à laquelle il paraissait tenir infiniment et son humeur est devenue presque lugubre. Y comprenez vous quelque chose, Jeanne?

Elle haussa les épaules.

—On n'en finirait pas, dit-elle, si on voulait compter les changements d'humeur de mon père. Je ne l'ai jamais vu content un seul jour, et par moments ses allures sont celles d'un homme qui aurait tout perdu, famille et fortune. C'est à n'y rien comprendre. Aussi je n'essaie plus et ne veux rien savoir, si ce n'est qu'il a toujours été très bon pour moi....

—Sans doute, et pour tout le monde.

—Pour le moment, je ne m'occupe que d'une chose....

—Et c'est?

—Que depuis mon retour vous ne me tutoyez plus.... et que vous êtes bien changé à mon égard.

—Moi!

—Oui, vous, mister baron, fit-elle avec malice en contrefaisant le colonel Scott de l'Internal hôtel de New-city, et je suis bien fâchée contre vous....

—C'est à tort.

—Vraiment!

—Comprenez donc, Jeanne...

—Quoi?

—Que tandis que vous étiez une toute petite fille, mon élève, je pouvais user de familiarités avec vous.... J'étais quelque chose comme un oncle.... Mais maintenant que vous voilà une grande personne....

—Je ne suis plus votre élève?

—Si, mais...

—Vous n'êtes plus mon oncle?

—Je le voudrais, mais enfin je n'ai pas cet avantage!..

Elle soupira.

—Alors je suis une grande personne, my dear?

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, vrai un SUCCÈS PARFAIT. LE CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez toutes les pharmacies dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.